

Révolte et sagesse d'Albert Camus

A propos de Camus au moment de la parution de L'Homme révolté en 1951.

Texte publié dans le Bulletin mâconnais de l'académie rhodanienne des lettres, 1ère année, n°3, mai 1951.

« La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie comme le typhus ». Ces mots de Saint-Exupéry¹ auraient pu servir d'épigraphe à *La peste*. Mais de même qu'on ne fait pas sa part au fléau, on ne peut limiter le sens du symbole sans fournir une bonne conscience à ceux qui s'arrangent de ce monde. Camus est de ceux qui ne veulent « faire silence sur rien »².

Son originalité et son mérite sont de n'avoir pas préféré l'authenticité de l'attitude à la vérité. C'est une prouesse à l'heure où l'héroïsme est peu exigeant pour l'esprit et se pare sans courage des dépouilles de la raison. Voilà pourquoi lorsque l'auteur de *Caligula* rencontre l'absurde, il ne le découvre pas dans la contradiction en général, dans le mal métaphysique ou le néant abstrait, mais dans la brutalité quotidienne d'un monde qui n'est pas fait pour les hommes. Seul est métaphysique le sens des choses ; les choses même sont dans l'histoire et devant les yeux. Camus n'aime pas les méditatifs solitaires qui conçoivent des vérités sans objet, et il dénonce plus sévèrement encore que Marx la complicité des philosophes à l'égard des bourreaux.

Aussi refuse-t-il l'espoir, laissant à de mieux inspirés que lui l'oasis d'un au-delà de l'histoire ou de la vie. Il n'imagine pas que l'absurde puisse être dépassé par des systèmes et il n'a pas de goût pour le suicide philosophique. Devant l'absurde, il ne lui reste qu'à protester, c'est-à-dire à témoigner. Mais pour qui témoigner si ce n'est pour le seul être qui exige un sens et souffre affreusement de n'en pas avoir, trouvant là, en même temps, sa seule référence et sa seule dignité ? Camus n'a pas de pensée pour Dieu. Les chrétiens penchés sur l'abîme reçoivent l'écho de leur cri. Lui mourra complètement désespéré.

Mais ce désespoir n'est pas mélancolie « car, dit-il, s'il y a un péché contre la vie, ce n'est pas tant d'en désespérer que d'espérer une autre vie et de se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci »³. Quarante ans après les *Nourritures*⁴, Camus renouvelle dans *Noces* la leçon de Gide, sans pourtant se satisfaire d'une révolte affective contre le conformisme. Il ne croit pas que la morale soit « une dépendance de

¹ NdE : in *Pilote de guerre*, 1942.

² NdE : *Journal Combat*, 25 novembre 1948 : *Pourquoi l'Espagne ?*

³ NdE : in *Noces*, 1938.

⁴ NdE : Gide, *Les Nourritures terrestres*, 1897.

l'esthétique »⁵. Pour l'homme qui consent à « vivre sans appel »⁶, le prix de présent prend tout le sens d'un devoir.

Camus nous enseigne la lucidité en un temps qui voue à la solitude celui qui n'accepte pas de sacrifier aux idoles. Et s'il s'agit d'un sacrifice humain, Camus dénonce le meurtre. Mais quelle prédication peut venir à bout d'une violence qui s'érige en logique et se recommande des meilleures intentions ? Le temps des statistiques et de la mort violente est également l'époque la plus féconde en mystique et en serviteurs des mystiques. Or, on ne persuade pas des bourreaux qui ont une conscience professionnelle et un sens accompli du devoir.

C'est alors toute l'organisation politique des États qui est mise en question parce qu'elle porte la responsabilité du malheur présent des hommes. Car « si la mort est abstraite, c'est que la vie l'est aussi ». Devant un monde où les enfants meurent, la révolte a seulement la valeur d'un témoignage, mais devant une société qui torture les enfants et désespère les hommes jusqu'à la folie, la révolte a quelque chance d'entrer dans l'histoire. Ainsi la dénonciation de l'absurde n'est pas seulement la source d'une morale, mais encore l'inspiration d'une politique sans espoir. Or, seule une politique sans espoir risque d'être positive et vraiment militante. Contre les politiques de l'illusion tragique qui sacrifient la partie au tout et le présent à un avenir imaginaire, il convient d'opposer une politique de l'urgence. Sisyphe doit savoir qu'il n'y a pas de lendemain et que sa destinée se joue toute entière dans le présent. Voilà comment, M. Camus, lyrisme et révolte sont les deux sources de l'éthique. Mais comme il n'y a pas un au-delà de la révolte, Camus n'avait aucune raison de concevoir une doctrine ou de confier sa pensée à un système. Sa modestie de philosophe garantit sa sagesse d'homme.

Jacques Muglioni
1951



Notions retenues pour ce texte :
absurde, authenticité et vérité

⁵ NdE : Gide, *in Nouveaux Prétextes*, « Chroniques de L'Ermitage 1 », 1911.

⁶ NdE : *in Le mythe de Sisyphe*, 1944.